ANDRÉ MALRAUX

Le temps du mépris



GALLIMARD



ŒUVRES D'ANDRÉ MALRAUX

Aux Éditions Gallimard

ROYAUME FARFELU (Histoire).

LA CONDITION HUMAINE.

LE TEMPS DU MÉPRIS.

L'ESPOIR.

LES NOYERS DE L'ALTENBURG.

SATURNE. Essai sur Goya.

LES VOIX DU SILENCE.

LE MUSÉE IMAGINAIRE DE LA SCULPTURE MONDIALE.

- I. La Statuaire
- II. Des bas-reliefs aux grottes sacrées
- III. Le Monde chrétien

LA MÉTAMORPHOSE DES DIEUX.

- I. Le Surnaturel
- II. L'Irréel
- III. L'Intemporel.

ŒUVRES ILLUSTRÉES. En cing volumes.

LE TRIANGLE NOIR.

LES CHÊNES QU'ON ABAT.

ORAISONS FUNÈBRES.

LE MIROIR DES LIMBES

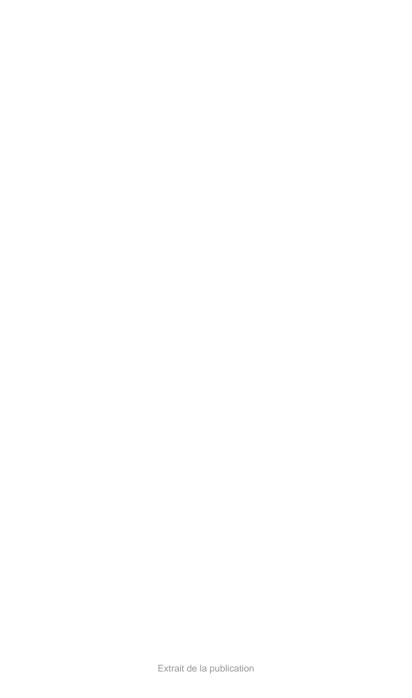
- I. Antimémoires
- II. La Corde et les souris.

LAZARE.

LA TÊTE D'OBSIDIENNE.

Suite de la bibliographie en fin de volume.

LE TEMPS DU MÉPRIS



ANDRÉ MALRAUX

LE TEMPS DU MÉPRIS



GALLIMARD

© Éditions Gallimard, 1935.

PRÉFACE

Les articles consacrés à cette nouvelle, lors de sa publication en revue, me font souhaiter indiquer ici, très rapidement, quelques idées que je me réserve de développer ailleurs.

Que ceux qui croient ma documentation trop rapide se rapportent aux règlements officiels des camps de concentration. Je ne définis pas le parti national-socialiste allemand par les camps ; ce que nous savons des bagnes français n'est pas très encourageant ; mais c'est des camps de concentration qu'il s'agit ici.

Le monde d'une œuvre comme celle-ci, le monde de la tragédie, est toujours le monde antique ; l'homme, la foule, les éléments, la femme, le destin. Il se réduit à deux personnages, le héros et son sens de la vie ; les antagonismes individuels, qui permettent au roman sa complexité, n'y figurent pas. Si j'avais dû donner à des nazis l'importance que je donne à Kassner, je l'aurais fait évidemment en fonction de leur passion réelle, le nationalisme.

L'exemple illustre de Flaubert prête plus que tout autre à confusion: Flaubert (pour qui la valeur de l'art était la plus haute, et qui, en fait, mettait l'artiste au-dessus du saint et du héros) ne créant que des personnages étrangers à sa passion, pouvait aller jusqu'à écrire : « Je les roulerai tous dans la même boue – étant juste. » Une telle pensée eût été inconcevable pour Eschyle comme pour Corneille, pour Hugo comme pour Chateaubriand, et même pour Dostoïevski. Elle eût été elle est - acceptée par maints auteurs qu'il serait vain de leur opposer : il s'agit ici de deux notions essentielles de l'art. Nietzsche tenait Wagner pour histrion dans la mesure où celui-ci mettait son génie au service de ses personnages. Mais on peut aimer que le sens du mot « art » soit tenter de donner conscience à des hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux.

Ce n'est pas la passion qui détruit l'œuvre d'art, c'est la volonté de prouver; la valeur d'une œuvre n'est fonction ni de la passion ni du détachement qui l'animent, mais de l'accord entre ce qu'elle exprime et les moyens qu'elle emploie. Pourtant, si cette valeur – et la raison d'être de l'œuvre, et sa durée tout au moins provisoire – sont dans sa qualité, son action, que l'auteur le veuille ou non, s'exerce par un déplacement des valeurs de la sensibilité; et sans doute l'œuvre ne naîtrait-elle pas sans une sourde nécessité de déplacer ces valeurs.

Or l'histoire de la sensibilité artistique en France depuis cinquante ans pourrait être appelée l'agonie de la fraternité virile. Son ennemi réel est un individualisme informulé, épars à travers XIX^e siècle, et né bien moins de la volonté de créer l'homme complet, que du fanatisme de la différence. Individualisme d'artistes, préoccupé surtout de sauvegarder le « monde intérieur », et fondé seulement lorsqu'il s'applique au domaine du sentiment ou du rêve ; car, concrètement, « les grands fauves de la Renaissance » furent toujours contraints pour agir de se transformer en ânes porteurs de reliques et la figure de César Borgia perd son éclat si l'on songe que le plus clair de son efficacité venait du prestige de l'Église. Le mépris des hommes est fréquent chez les politiques, mais confidentiel. Ce n'est pas seulement à l'époque de Stendhal que la société réelle contraint l'individualiste pur à l'hypocrisie dès qu'il veut agir.

L'individu s'oppose à la collectivité, mais il s'en nourrit. Et l'important est bien moins de savoir à quoi il s'oppose que ce dont il se nourrit. Comme le génie, l'individu vaut par ce qu'il renferme. Pour nous en tenir au passé, la personne chrétienne existait autant que l'individu moderne, et une âme vaut bien une différence. Toute vie psychologique est un échange, et le problème fondamental de la personne concrète, c'est de savoir de quoi elle entend se nourrir.

Aux yeux de Kassner comme de nombre d'intellectuels communistes, le communisme restitue à l'individu sa *fertilité*. Romain de l'Empire, chrétien, soldat de l'armée du Rhin, ouvrier soviétique, l'homme est lié à la collectivité qui l'entoure; Alexandrin, écrivain du XVIII^e siècle, il en est séparé. S'il l'est sans être lié à celle qui la suivra, son expression essentielle ne peut être héroïque. Il est d'autres attitudes humaines...

Il est difficile d'être un homme. Mais pas plus de le devenir en approfondissant sa communion qu'en cultivant sa différence – et la première nourrit avec autant de force au moins que la seconde ce par quoi l'homme est homme, ce par quoi il se dépasse, crée, invente ou se conçoit. Au moment où Kassner fut poussé dans la salle de garde, un prisonnier interrogé achevait une phrase qui se perdit dans le bruit policier de papiers et de bottes. De l'autre côté de la table, le fonctionnaire hitlérien : mêmes mâchoires, même visage en trapèze, mêmes cheveux presque tondus au-dessus des oreilles, avec, sur le crâne, des petites mèches blondes, courtes et raides.

- «... instructions du parti.
- Depuis quand?
- 1924.
- Quelles fonctions avez-vous occupées dans le parti communiste illégal.
- Je ne connais pas le parti illégal. Jusqu'à janvier 1933, mes fonctions dans le parti allemand étaient d'ordre technique. »

Le communiste bougea et tourna presque le dos à Kassner. Les voix entendues, les visages ne se ressemblaient plus. Celle de l'interrogé était assez basse, anonyme comme s'il eût marqué par son timbre même que ce n'était pas *lui* qui répondait, mais un personnage irresponsable et contraint. La voix de l'interrogateur était distraite, plus jeune que son profil très jeune pourtant. Kassner attendait que se révélât peu à peu, voix et paroles, cet adolescent dont il allait dépendre.

Celui-ci regardait le prisonnier, qui ne regardait rien.

- « Vous êtes allé en Russie.
- Comme technicien : j'étais attaché à l'Électrozavod.
- On verra ça. Quelle était votre fonction dans la république allemande de la Volga?
 - Jamais vu cette république. Ni la Volga.
 - À quelle cellule apparteniez-vous à Berlin?
 - Ex-1015.
 - On verra ça. Sous la direction de?»

Le communiste, maintenant, tournait tout à fait le dos, et Kassner attendait sa voix :

- « Hans.
- J'allais le dire. Je te demande son nom de famille! Est-ce que tu te fous de moi, espèce de trou du cul?
- Nous ne connaissons nos camarades que par leurs prénoms, sans exception.
 - Son adresse?
 - Je ne l'ai jamais vu hors de la cellule.
- Bon. Moi je vais te faire mettre dans une des nôtres: tu vas voir comme ça va te rafraîchir la

mémoire. Depuis combien de temps étais-tu à Moabit?

- Six mois.
- Cent quatre-vingts jours depuis ton arrestation...? »

Kassner prit enfin conscience de la sienne. Les S. A. l'avaient emmené d'abord dans l'autobus (plus clos, avec ses voyageurs nazis, qu'un fourgon cellulaire). L'une des affaires dont il était censé s'occuper, une petite usine d'hélices à pas variable, justifiait qu'il disposât à l'occasion d'un avion; l'avion dormait, là-bas, dans son hangar, et durant tout le voyage, Kassner n'avait pensé qu'à lui. À un coin de rues des peintres chantaient en repeignant la devanture d'un marchand de couleurs, aussi bariolée que la place Rouge. Jusque-là, tout cela lui avait paru irréel, moins à la façon d'un rêve qu'à celle d'un rite.

« Cent quatre-vingts..., reprit l'interrogateur. Tiens, tiens... Dis donc, pendant ce temps-là, qui est-ce qui couche avec ta femme ? »

Le prisonnier, que l'autre n'avait pas quitté du regard, accusait-il le coup? Kassner le sentait durement présent, à la fois englué là de toute sa servitude, et absent de toute sa force. Le ton de l'interrogateur avait cessé d'être agressif.

« Qui est-ce qui couche avec ta femme ? » répéta-t-il.

Kassner se sentait à la place du communiste, à la

fois spectateur et acteur douloureux, et perdait sa lucidité.

«Je ne suis pas marié », répondit le prisonnier, qui se montra de profil à nouveau.

Encore un silence.

« Ça n'empêche pas d'avoir une femme », dit enfin le nazi de la même voix indifférente.

Les deux hommes se regardaient maintenant avec un dégoût usé.

Le fonctionnaire fit un signe du menton : deux S. A. emmenèrent le prisonnier, puis poussèrent Kassner vers la table. Le nazi le regarda, ouvrit un dossier et y prit une photo.

Comme tous ceux qui ont parfois lieu de cacher leur identité, Kassner connaissait bien son long visage de cheval aux mâchoires serrées. Quelle photo l'hitlérien examinait-il? Kassner la voyait à l'envers. Pas très dangereuse : il était alors tondu, et l'expression de cet étroit masque tout en os, aux oreilles pointues, était passablement différente de celle que montrait aujourd'hui, sous ses cheveux châtains presque longs, sa tête de pur-sang ravagé, vaguement romantique. La photo avait été prise lèvres serrées; il savait que dès qu'il souriait ses longues dents apparaissaient jusqu'aux gencives. Mordre sa lèvre inférieure découvrait de même ses dents. Il le fit - à peine, car il souffrait d'une molaire - et abaissa son regard sur la table : ses yeux très grands regardaient d'ordinaire un peu au-dessus de leur hauteur, et il suffit qu'il semblât les baisser pour supprimer une ligne blanche entre l'iris et la paupière inférieure.

Le nazi fixait alternativement les yeux sur la photo et sur le visage, sans rien dire. Kassner savait que s'il était reconnu, il serait tué, avec ou sans condamnation.

« Kassner », dit le nazi.

Toutes les têtes de scribouillards ou de S. A. se levèrent.

C'était la première fois que Kassner rencontrait sa légende sur des visages d'ennemis.

« Je suis connu à ma légation. Le conspirateur le plus idiot ne demande pas de feu aux gendarmes pour entrer sous leurs yeux dans une souricière. »

Il était avec plusieurs camarades dans un petit magasin d'antiquaire tenu par l'un d'eux, une demi-heure avant un rendez-vous chez un dentiste, lorsqu'un des membres de l'organisation illégale était entré, avait accroché son pardessus audessus d'un amoncellement de dalmatiques, d'icônes, de chasubles, d'ornements orthodoxes, et dit en s'asseyant : « Il y a une souricière chez Wolf. On va perquisitionner. » Wolf s'était levé. « J'ai une liste de noms dans le boîtier de ma montre... » Il leur était recommandé de ne jamais conserver de noms chez eux. « Toi, tu seras arrêté à l'entrée. Où est la montre ? – Dans l'armoire, dans la poche du gilet noir. Mais c'est... – Pas d'histoires : la liste!

Passe les cless. » Kassner en arrivant avait rencontré deux S. A. dans le couloir : ce n'était même plus la souricière. Il s'arrêta devant eux, tenta d'allumer, avec un briquet vide, la cigarette qu'il tenait entre ses lèvres, demanda du feu aux S. A., monta. En sonnant, il s'appuya contre la porte pour cacher sa main qui enfonçait la clef, entra, referma la porte, ouvrit l'armoire, prit la montre, mangea la liste, remit la montre en place et referma l'armoire. Nul pas dans l'escalier. Il allait être arrêté en descendant. Rien dans cette chambre où jeter la clef de la porte, et ouvrir la fenêtre eût été absurde. Il la glissa dans la poche d'un des pantalons pendus dans l'armoire : Wolf pouvait posséder plusieurs clefs.

Il fallait attendre cinq minutes, comme s'il fût venu rendre visite à Wolf et ne l'eût pas trouvé. Le goût du papier qu'il mâchait, non sans douleur (névralgie ou carie? Si encore c'était arrivé après le dentiste!) lui rappelait l'odeur de carton des masques du carnaval. En mettant tout au mieux, il aurait du mal à se tirer de là : les faux papiers valent ce qu'ils valent... Et il n'envisageait pas avec optimisme les prisons nazies. Qui connaît les limites de sa résistance? Combien de fois lui avait-on dit que le prisonnier finit par user pour une ration supplémentaire l'énergie nécessaire à l'organisation illégale d'un quartier? Il jeta sa cigarette : ajouté au goût du papier mâché, celui

du tabac lui donnait la nausée. Il était enfin sorti et avait été arrêté au palier.

« Vous trouverez à mon usine une correspondance de plus de quinze lettres entre M. Wolf et nous, voyez-vous bien, dit Kassner. Toutes les fournitures ont été livrées. »

L'organisation illégale avait pris ses précautions. L'accent de Pilsen n'était pas mauvais, mais le vrai Kassner était munichois. Kassner avait pris l'habitude, lorsqu'il militait, d'employer souvent, sans y prêter attention, «voyez-vous bien»; la cordialité de l'expression, adressée aux nazis, lui était odieuse; il y prenait garde – en vain – et parlait lentement. Interrogateur et interrogé savaient combien il est difficile de prouver le mensonge d'une fausse identité minutieusement établie. Le nazi feuilletait le dossier, levait les yeux, feuilletait encore.

Photo, pensait Kassner. Signalement. Et toutes ces feuilles. Le S. A. avait confirmé que Kassner lui avait demandé du feu. Mais comment était-il entré? On n'avait pas retrouvé la clef sur lui, soit, et on l'avait entendu sonner; mais croire que la porte n'était pas fermée...

Quelle figure pouvait prendre sa vie sur ces bouts de papier? Fils de mineur; boursier de l'Université, organisateur de l'un des théâtres prolétariens; prisonnier des Russes, passé aux partisans puis à l'armée rouge; délégué en Chine et en Mongolie; écrivain, rentré en Allemagne en 1932, pour préparer les grèves de la Ruhr contre le décret Papen, organisateur du service illégal d'information, ancien vice-président du Secours rouge. De quoi le faire tuer, évidemment, mais très conciliable avec un nez en l'air.

« Il n'est pas plus difficile d'aller à la légation avec de faux papiers que dans la rue », dit le nazi.

Mais Kassner le sentait hésiter. Et tous, autour de lui, hésitaient : les hommes veulent qu'une vie romanesque s'exprime par un visage de théâtre. Il semblait que Kassner, chroniqueur de la guerre civile sibérienne, fort d'un pittoresque plastique intense développé par ses rapports avec la scène, et d'un âpre don de l'émotion virile, dût traîner avec lui les drames qu'il avait vécus et décrits, et sa vie se confondait dans la mémoire avec l'épopée haillonneuse de la Sibérie. De plus, on connaissait sa présence en Allemagne depuis le triomphe d'Hitler, et tous ceux de la défaite aimaient en lui, à la fois, le compagnon (sa fonction était importante, mais non capitale), et le chroniqueur futur de leurs jours accablés. Pour ses ennemis mêmes, il participait de ce qu'il avait vu, comme le voyageur du pays qu'il a traversé, comme le passant de la catastrophe à laquelle il vient d'échapper. Tous attendaient un visage qui portât des marques de Sibérie: sans doute avaient-ils retrouvé ces

